

## Aimé OLIVIER, vicomte de SANDERVAL (1840-1919) commerçant et explorateur du Fouta-Djallon, roi du Kahel.

### Aimé OLIVIER, vicomte de SANDERVAL (1840-1919)

Né à Lyon, le 10 juillet 1840.

Fils de Jules Olivier, industriel chimique, et de Sophie Antoinette Perret.

Marié à Rose Pastré (1847-1892), fille de Baptistin Pastré, négociant marseillais. Dont :

— Georges (1870-1937) qui fit apport de ses domaines en Guinée à la [Yonia-Kolenté](#) : bananes.

Ingénieur E.C.P.

Directeur de l'usine d'acide sulfurique Perret et Olivier, de Marennes (Charente-Inférieure)(1857).

Maire de Marennes (1868).

Fabricant de vélocipèdes (1868).

Rachat de Perret et Olivier par Saint-Gobain (1871).

Membre fondateur de la Société de géographie de Marseille (1876).

Commerçant et explorateur du Foutah-Djalon (1877).

Fait vicomte de Sanderval par le roi de Portugal (1881).

Roi du Kahel.

Avis de décès à Montredon (Marseille) : *L'Écho de Paris*, 29 mars 1919.

### AVIS DE DÉCÈS

(*Le Sémaphore de Marseille*, 28 décembre 1866)

M. Jean-Baptiste Pastré, membre du conseil supérieur de commerce, ancien président et président honoraire de la chambre de commerce, et M<sup>me</sup> Jean-Baptiste Pastré, M<sup>me</sup> veuve Eugène Poncet, M. et M<sup>me</sup> Jouët-Pastré et leur fils, M<sup>lle</sup> Eugénie Pastré, M. et M<sup>me</sup> Aimé Olivier, M<sup>me</sup> Estrangin Pastré, M<sup>me</sup> veuve Joseph Pastré née de Regny, M. Paul Pastré, M. et M<sup>me</sup> Eugène Pastré, M. et M<sup>me</sup> Jules Pastré, M. et M<sup>me</sup> Félix Poncet, M<sup>me</sup> veuve Barbeirassy née Poncet, M. et M<sup>me</sup> Henri Estrangin et leurs enfants, M. et M<sup>me</sup> Aimé Pastré et leurs enfants, M. et M<sup>me</sup> Gaston de Salvette et leurs enfants, MM. Ange-Jules et André Pastré, M. Pierre Pastré, M. et M<sup>me</sup> de Lagrange O'Tard et leur fils, M<sup>lle</sup> Christine Pastré, M. Paul Poncet, maire d'Avignon, M<sup>me</sup> Paul Poucet et leur fille, M. et M<sup>me</sup> Félix Barbeirassy et leurs enfants, ont la douleur de faire part à leurs amis et connaissances de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de  
M<sup>lle</sup> Marie Amélie-Marguerite Pastré,

leur fille, petite-fille, sœur, belle-sœur, nièce, petite-nièce et cousine, décédée à leur campagne de Montredon, le 26 décembre, dans la 23<sup>e</sup> aimée de son âge, munie des sacrements de l'Église, et les prie d'assister à son convoi funèbre qui aura lieu aujourd'hui vendredi, 28 décembre, à 10 heures du matin.

On se réunira à la place Castellane.

Pour la signature, rue de l'Arsenal, n° 27.

---

#### CHRONIQUE

(*Les Tablettes des Deux-Charentes*, 8 août 1838)

On nous adresse de Marennes, à la date du 5 août, la lettre suivante, qui résume, en termes que nous savons fidèles, des faits et une situation que les premiers renseignements parvenus à Rochefort ne nous avaient pas permis d'apprécier complètement :

Les élections municipales partielles, qui ont eu lieu à Marennes les 1<sup>er</sup> et 2 août, ont donné les résultats suivants :

Électeurs inscrits, 1.248. — Votants, 730.

Suffrages exprimés pour :

MM. Aimé Olivier, directeur de l'Usine de produits chimiques, 617 ; — Docteur Battandier, 620 ; — Philippe Généraud, 604 ; — Mainguenaud, boulanger, 574 ; — Oriou-Aussant, meunier, 510.

Les électeurs, en se rendant au scrutin en plus grand nombre qu'ils l'avaient fait lors des élections générales de 1865 <sup>1</sup>, et en acclamant M. Olivier, ont voulu donner à ce dernier un témoignage parfaitement senti de confiance et d'estime. Leurs votes ne sauraient avoir une autre interprétation.

Il ne s'agissait pas, dans l'espèce, d'une candidature politique pouvant donner lieu aux partis de mesurer leurs forces ou d'exprimer leurs sympathies ou leurs antipathies gouvernementales. Aussi, les élections de Marennes ont-elles été très calmes. S'il y a eu opposition, ce qu'il importe peu de rechercher, elle ne peut être que le fait d'opinions isolées et exclusivement individuelles, dont la divergence s'est noyée dans le grand nombre des suffrages qui ont été donnés à M. Olivier. L'entrain a été si grand, le sentiment qui animait toutes les classes de la population a été si manifeste, que ce serait s'exposer à sortir de la vérité que de donner un autre caractère à la nomination de M. Aimé Olivier.

---

#### CHRONIQUE DU DÉPARTEMENT

(*L'Indépendant de la Charente-Inférieure*, 11 août 1868)

.....  
MM. Olivier, Battandier, Généraud, Mainguenaud et Oriou, ayant réuni la majorité absolue des suffrages, ont été nommés membres du conseil municipal.

En acclamant M. Olivier d'une façon si éclatante et si honorable pour tous, les électeurs ont voulu lui donner un témoignage parfaitement senti de confiance et d'estime. Les espérances qui découlent de cette élection ne seront pas illusoires, nous en avons la conviction. M. Olivier, devenu membre de la grande famille marennaise, saura identifier ses propres intérêts avec ceux de la cité. Qu'il soit donc le bienvenu

---

<sup>1</sup> En 1865, inscrits : 1.285. — Votants : 667. — Le premier conseiller élu a réuni 637 suffrages.

parmi nous, et que le sentiment qui animait toutes les classes de la population les jours d'ouverture du scrutin lui soit un sûr garant des sympathies nombreuses qui l'attendent et du concours loyal qui lui sera prêté dans la mission de dévouement qui est à la veille de lui incomber.

---

CHRONIQUE  
(*Les Tablettes des Deux-Charentes*, 19 août 1868)

Par décret du 10 août, M. Aimé Olivier, conseiller municipal, fabricant de produits chimiques, a été nommé maire de Marennes, en remplacement de M. Gabiou.

---

CHRONIQUE  
(*L'Écho rochelais*, 17 février 1869)

Le *Journal de Marennes* annonce que M. Aimé Olivier, maire de Marennes, vient de doter le bureau de poste de cette ville de deux vélocipèdes, destinés, l'un au facteur de la banlieue, et l'autre à celui de Saint-Juste. « On voit depuis quelques jours, dit notre confrère, ces employés faire l'essai de ce moyen de transport qui leur permettra, lorsqu'ils auront appris à s'en servir, de faire leurs courses très-rapidement, et d'arriver facilement jusqu'aux points extrêmes de leur service. »

---

CHRONIQUE DU DÉPARTEMENT  
(*L'Indépendant de la Charente-Inférieure*, 1<sup>er</sup> janvier 1870)

M. Aimé Olivier, négociant, se présente pour le conseil d'arrondissement aux suffrages des électeurs de Marennes. Cette candidature d'un homme dont nous connaissons les idées libérales et indépendantes réunira toutes les sympathies.

---

CHRONIQUE  
(*La Gironde*, 22 mai 1870)

Le pertuis de Maumusson, même par un temps calme, n'est pas sans péril, dit le *Journal de Marennes*, qui cite le fait suivant :

Une barque de pêcheur appartenant au port de Fouras, dont le nom, ainsi que celui du patron ne nous a pas été donné, s'échouait, lundi dernier, sur les brisants du détroit, et le danger pour elle et pour son équipage était imminent. Heureusement que le vapeur la *Seudre*, appartenant à l'usine de Marennes, voguait dans ces parages, ayant à son bord notre premier magistrat municipal et sa famille. M. Aimé Olivier, apercevant de loin cette barque dont la manœuvre avait effectivement quelque chose d'insolite, s'informa auprès du capitaine du vapeur ce que cela pouvait être. Sur la réponse de celui-ci qu'un naufrage ne tarderait pas à se produire, mais que toute tentative pour l'empêcher d'avoir lieu était inutile, M. Olivier ne persista pas moins à entreprendre la périlleuse mission de prévenir ce sinistre. Voulant conserver sa liberté d'allures, il fit débarquer une partie de sa famille sur la plage et fit mettre ensuite le cap sur le

malheureux navire en détresse. C'est en vain que le capitaine lui expose le danger qu'il encourt, qu'il lui parle de la perte probable du vapeur qui, violemment agité par l'amplitude des vagues qui déferlent sur ces bancs perfides, peut talonner, et alors c'en est fait de tous. Rien ne l'arrête. On marche à toute vapeur. Cependant, il est une limite qu'on ne saurait franchir sans une coupable témérité : il faut forcément jeter l'ancre. Que faire ? On est à une faible distance de la barque, on crie à l'équipage découragé, qui répond, d'espérer. Une amarre, une simple amarre reliant celle-ci au remorqueur, et le sauvetage est opéré. Mais qui se hasarderà à porter cette ligne, qui tentera ce seul moyen de salut ? M. Aimé Olivier ne peut assister impassible à ce triste spectacle : se débarrassant de ses vêtements et prêt à toute éventualité, il s'embarque avec son frère, M. René Olivier, dans le petit youyou du vapeur, nonobstant les instantes prières du capitaine qui croit à une mort certaine et qui s'offre, néanmoins, de l'accompagner. M. Aimé Olivier ne veut que son frère avec lui.

Habiles l'un et l'autre à manier l'aviron, possédant de bonnes connaissances nautiques, les voilà partis, n'écoutant que leur courage, bravant le danger, ramant vers l'infortuné bateau. On les voit alternativement disparaître et reparaître. Nos intrépides luttent contre une mer dont les flots irrités ne s'apaisent jamais dans ces lieux, évitant la lame comme aurait su le faire le marin le plus expérimenté et surprenant par une adroite manœuvre les hommes du métier qui suivaient, ainsi que la famille anxieuse, de nos courageux sauveteurs, les péripéties de ce petit drame maritime. Chacun se demandait si cette passe inhospitalière ne compterait pas deux naufrages au lieu d'un. Bref, MM. Olivier ont pu aborder sains et saufs ; une forte ligne amarre la barque dont le renflouage s'opère bien, et le remorqueur, fier de cet heureux dénouement, la ramène triomphalement au port.

---

CHRONIQUE  
(*L'Écho rochelais*, 15 juin 1870)

Élu conseiller d'arrondissement de Marennes.

---

CHRONIQUE DES DEUX CHARENTES  
(*L'Écho rochelais*, 28 juin 1870)

Nous nous empressons d'annoncer que, par une décision du 21 de ce mois, le ministre de la marine a accordé des médailles de 2<sup>e</sup> classe, en or. à MM. Aimé Olivier, maire de Marennes, et Élie Chaillé, pilote, inscrit à Marennes. pour acte de sauvetage accompli le 9 mai, dans le permis de Maumusson.

Une médaille de 1<sup>re</sup> classe, en argent, a été accordée, pour le même fait, à M. René Olivier, négociant, domicilié à Marseille.

Devançant ces récompenses honorifiques, très précieuses d'ailleurs à ceux qui en sont l'objet, le sentiment public avait déjà rendu hommage au courageux dévouement de MM. Aime Olivier, Élie Chaillé et René Olivier.

---

CHRONIQUE  
(*Les Tablettes des Deux-Charentes*, 11 août 1875)

Nous apprenons la mort, à Marseille, de M. Michel-René Olivier, frère puîné de M. Aimé Olivier, ancien maire de Marennes, et qui contribua, avec ce dernier, en 1869, à sauver d'une mort certaine, et en courant les plus grands dangers, l'équipage d'une barque de pêcheurs échouée sur les récifs Inhospitaliers du pertuis de Maumusson. M. Michel-René Olivier n'avait que 32 ans.

---

CHRONIQUE LOCALE  
(*Le Sémaphore de Marseille*, 6 mai 1880)  
(*Le Moniteur universelle*, 9 mai 1880)

— La Société de Géographie de Marseille vient d'apprendre que l'un de ses membres fondateurs a entrepris un grand et intéressant voyage.

Notre compatriote M. Aimé Olivier-Pastré annonce sa résolution et son départ dans une lettre arrivée par la dernière malle de la côte occidentale d'Afrique et datée de :

« En route pour le Fouta-Djallon,  
7 février 1880.

Mon cher président,

J'espérais faire mon petit voyage incognito ; mais on ne saurait, paraît-il, se déplacer sur terre non plus que sur mer sans rencontrer des Anglais et sans s'exposer à leur faire connaître ses projets. J'ai reçu sous ma tente la visite du consul d'Angleterre à Saint-Paul de Loanda, qui va rejoindre Stanley aux chutes de Yallala. J'étais encore à portée de mes provisions, j'ai pu offrir le champagne frappé à ce gentleman fort aimable. Nous avons causé. Il m'a questionné assez complètement et sans phrases perdues ; j'ai parlé. Il ne m'a pas pris pour un touriste sérieux. Mais cependant, comme il pourrait en écrire à la Société de géographie de Londres, je veux tout de suite vous donner de mes nouvelles.

J'ai quitté l'Europe le 23 novembre 1879. J'ai erré le long de la côte occidentale d'Afrique, à la recherche de la meilleure porte d'entrée. Mon chemin était choisi depuis longtemps, mais je voulais m'assurer qu'il était bien le meilleur. Après quelques semaines, je laissais mon yacht, et j'étais prêt à partir pour le Foréah. D'accord depuis longtemps avec les rois du pays jusqu'à 600 kilomètres dans l'intérieur, rien ne me retenait plus. J'avais sous la main chevaux et bagages, interprètes et porteurs, et quelques hommes armés : au total 90 hommes.

J'attendais sans patience la fin d'une petite guerre de ravitaillement d'esclaves où mes rois amis étaient engagés. Le lendemain de mon arrivée dans le Foréah, le roi Bakari Demba était assassiné, ainsi que son père Dowia, par ordre du roi de Labbé, dont il dépend. Bakari Demba rêvait son indépendance, paraît-il.

Lombeltombô, autre roi de l'endroit, chez qui j'étais, avait aussi un peu rêvé d'agrandir son lopin. La nouvelle du massacre le mit en fuite. Il partit de Sambofil pour se réfugier à Contabante par 11° 45' lat. N. et 16° 36' long. O, environ à 100 kilomètres des côtes. Maintenant les paix sont faites, je vais continuer à traverser le Sanderwal, par Bevé, Dara, Akundé, etc. J'irai jusqu'à Sarrebawal. point de partage des eaux, très intéressant à connaître, et de là...

Je pense rencontrer le docteur Bayol à Bamakou, sur le Niger.

J'ai eu le plaisir de voir M. Moustier, l'un des voyageurs envoyés par M. Verminck à la recherche des sources du Niger. La besogne a été rude et le succès fait grand honneur à tous.

Formez de bons souhaits pour le voyageur. et gardez-moi votre bonne amitié.

Aimé OLIVIER. »

M. Aimé Olivier appartient à une des plus riches et des plus respectables familles d'Avignon ; il est devenu notre compatriote par son mariage avec une des filles du très regretté M. Baptistin Pastré, le chef distingué de cette grande maison de commerce qui a été si longtemps une des premières du commerce marseillais.

Par son instruction, par son intelligence, par son sang froid et par son intrépidité, M. Olivier est à même d'accomplir le voyage qu'il a entrepris à ses frais et de sa propre et seule initiative dans de remarquables conditions de savoir et d'audace.

Tous nos vœux accompagnent partout où il ira le nouvel explorateur africain.

---

## NOUVELLES DU JOUR

(*Le Temps* et autres journaux, 13 septembre 1880)

Nous apprenons que M. Aimé Olivier-Pastré, un des plus honorables négociants de Marseille, vient d'arriver à Boké, sur les bords du Rio-Nunez après avoir accompli un voyage très pénible dans le Fouta-Diallon.

M. Aimé Olivier, que sa situation particulière devait retenir au sein de sa famille et de ses grandes affaires, a voulu tenter un voyage vers le Haut-Niger, à ses risques et périls, payant de son argent et de sa personne dans une exploration qui intéresse le monde scientifique et commercial.

Parti de Boulam à la fin du mois de janvier 1880, ce courageux explorateur, après un long voyage dans les provinces du Fouta-Diallon, vient d'atteindre le poste français de Boké, d'où partit jadis René Caillé pour son voyage à Tombouctou.

M. Olivier arrivera en France le 20 septembre. La Société de géographie de Marseille, dont M. Aimé Olivier est membre, lui fera, nous en sommes certains, un accueil chaleureux.

---

## FEUILLETON DU SÉMAPHORE

Un voyageur français en Afrique.

(*Le Sémaphore de Marseille*, 30 octobre 1880)

Nous n'avons plus à apprendre à nos lecteurs comment un de nos compatriotes, M. Aimé Olivier-Pastré, a entrepris et mené à bonne fin, autant que le permettent les difficultés de semblables entreprises, un voyage dans le Foutah-Diallon. M. Olivier doit prochainement exposer le résultat de cette course intéressante à plusieurs points de vue. Mais dès maintenant, nous pouvons emprunter au *Bulletin de la Société de Géographie de Marseille* un résumé assez complet et fidèle de ce voyage, tel que l'a présenté le secrétaire général de la société. Nous lui laissons la parole :

On sait que M. Aimé Olivier, mettant à profit ses relations de famille et d'affaires, a entrepris à ses frais un voyage d'exploration dans la région montueuse qui sépare le haut Sénégal du Niger. Il espérait même atteindre ce fleuve mystérieux ; mais les mauvaises dispositions du roi de Timbo ne lui ont pas permis de réaliser cette dernière partie de son programme.

Parti de Gorée vers la fin de novembre 1879, M. Aimé Olivier a visité pendant trois mois les estuaires et les fleuves de la côte du Sénégal, de Lacheo à Rio-Nunez et a touché l'archipel des Bissagos. Toute cette côte, sur les bords de laquelle le commerce marseillais entretient de nombreux comptoirs, est habitée par des tribus fort différentes les unes des autres comme races et coutumes. Les principales sont les Yolofs, à la

couleur noire de suie, à la langue forte et sonore ; c'est un peuple intelligent, doux, vain, crédule, très brave à l'occasion, vivant d'une vie sédentaire, se livrant à l'agriculture, mais ne travaillant pas au-delà du nécessaire. De toutes les races qui habitent le littoral, ce sont les Yolofs qui [se] rapprochent le plus des blancs par leur intelligence. Viennent ensuite les Yolas au caractère placide, mais aimant le mensonge et la fourberie ; les Balantes, peu hospitaliers pour les hommes blancs ; les Papels, les Manjaks où se recrutent de bons marins ; les Brames, les plus paresseux des peuples du littoral ; les Bigougots, pleins de fierté et de courage, armés de pagaies redoutables ; enfin les Nalous au naturel doux et pacifique, cultivant la terre, mais caractérisés par l'absence absolue de vêtements.

M Aimé Olivier, après cette exploration du littoral, quitta Boulama vers la fin de février et remonta le « Rio-Grande » de Boulade jusqu'à Boubah, à 65 kilomètres environ dans l'intérieur des terres. Sa caravane se composait de 70 hommes. Dans les premiers jours de mars, il parvint à Boubah et continua sa marche dans le Foutah Diallon. Le voyage fut des plus pénibles à travers un pays des plus accidentés. Les sentiers sont à peine frayés et la nourriture faisait souvent défaut ; souvent le voyageur n'a eu pour tout plat que du petit mil bouilli à l'eau, sans sel. Les populations en général se montraient sympathiques. C'était plutôt de la curiosité que de l'hostilité. Grâce aux recommandations officielles que M. Aimé Olivier avait auprès des rois de l'intérieur, un certain respect s'attachait à la personne du voyageur.

Notre compatriote, comme tout le monde en Afrique, a eu à se plaindre des désertions des porteurs ; mais il a eu à souffrir surtout des pluies diluviennes, des nombreuses rivières qu'il a fallu traverser après une marche fatigante sous un soleil ardent.

Arrivé à Timbo, M. Aimé Olivier a été retenu 60 jours par le roi du pays qui l'a interné dans sa capitale et à Konkabala, près de Sarebowal. Le roi, à cause de l'état de la guerre de la région, n'a pas permis à notre compatriote d'aller plus loin et d'atteindre le grand fleuve du Niger. Du reste, les ressources de M. Olivier étaient épuisées. On lui avait pris tous ses bagages, excepté ses vêtements européens, le tout avec une politesse excessive et sans la moindre ombre de menaces. Il a donc fallu revenir sur ses pas.

M. Aimé Olivier s'est décidé à rentrer à Boké, d'où partit jadis René Caillé pour son voyage de Tombouctou, vers la fin de juillet ; il parvenait enfin à Boulama fin août et rentrait en France par le « Congo », ce navire que les autorités espagnoles ont arrêté dans le port de Vigo.

Il avait visité plus de cent villages dans le Foutah Diallon et constaté l'absence des mines dans toute la région qu'il a traversée, le minerai de fer abonde, il est vrai, comme partout ; mais c'est le seul minerai qu'a rencontré sur sa route notre savant collègue qui, on le sait, est élève de l'École centrale des Arts et Manufactures.

Le Foutah Diallon est un pays de montagnes. À partir de 60 kilomètres environ de la côte, le terrain s'élève peu à peu par mamelons arrondis de quartz ferrugineux, à demi-bombés. Çà et là sont de belles forêts où l'on remarque des arbres gigantesques que relie d'innombrables lieues (?). Le sentier presque constamment à découvert traverse cette région boisée. Partout le voyageur signale des eaux limpides et courantes, même à la saison sèche.

À 250 kilomètres environ de Boubah, on atteint un plateau d'origine granitique qui s'élève brusquement et se termine de tous côtés par une falaise abrupte. L'altitude de ce plateau varie de 800 à 1000 mètres, quelques pics atteignent une élévation plus considérable. L'aspect de cette région est enchanteur, le climat y est des plus salubres, le soleil est le seul inconvénient qui puisse rendre le séjour dans ce pays nuisible aux Européens. Tout homme sage y vivrait heureux et longtemps. C'est ainsi que Timbo, bien que situé dans une dépression, compte parmi ses habitants un grand nombre de vieillards.

À midi, la température est en moyenne de 30 d. centigrades, elle descend quelquefois la nuit à dix degrés ; la saison sèche commence en novembre et dure jusqu'en avril. Décembre est le mois le plus froid ; mars le plus chaud. Dès que les pluies commencent vers la fin d'avril, le thermomètre descend à 28 d., puis à 25 d. Les orages offrent des spectacles souvent effrayants mais sans dangers comme dans la plupart des régions tropicales.

Les fruits, d'une variété infinie, s'offrent dans les bois au voyageur curieux et avide de sensations nouvelles. Quelques-uns sont bons, d'autres médiocres, la plupart ne peuvent être bien appréciés que par les nègres. Devant toutes les cases se dressent d'énormes orangers. Partout on trouve des bananes, des papayes (melon qui croît au sommet des arbres), des méka, des nèfles, le fruit du caoutchouc, le raisin de Longola, des crises étranges, des ananas succulents. La terre produit en abondance du riz, du maïs, du gros et du petit mil, des betteraves, du solléré (oseille), du boroboro (épinards). Le blé, ajoute le voyageur, pousse en herbe et donne peu ou pas de grain.

Les noirs conquérants ne font rien, si ce n'est la guerre : leurs captifs cultivent la terre qu'il suffit de piocher à dix centimètres de profondeur à peine vers la fin d'avril ; mais comme le noir est excessivement paresseux, il arrive que, généralement, les vivres deviennent très rares dans les derniers mois qui précèdent la nouvelle récolte.

Jadis le Foutah Diallon appartenait aux Nalous, peuple d'humeur paisible dont on retrouve encore quelques traces dans les villages écartés. Un Fellatah qui se glorifie de descendre des rois de la Mecque, nommé Kaamadou, venu par le Macina de l'intérieur de l'Afrique, eut facilement raison de ces populations primitives et s'installa à Timbo, dont il avait vu en songe l'emplacement. Il massacra tous ceux qui adoraient les fétiches et, au nom du Coran et du droit de l'épée, détruisit, refoula, absorba toutes les tribus nègres, les convertit à l'islamisme et leur imposa ses lois. Les successeurs de ce conquérant turbulent et sanguinaire ont perdu quelques provinces qui lui ont été enlevées par le sultan de Ségou, le célèbre El Hadj, le père du sultan Ah-Madou. Mais, malgré ces pertes, le sultan de Timbo exerce sa souveraineté sur toute la région. M. Olivier a pu copier sur un registre la généalogie de ce potentat à partir de Secau Kabama, « roi de la Mecque ». Voici les noms de ses ancêtres : Youssouf, Ahasi, Malyki, Abdul Ay, Amadhou, Mobthar, Fodi-Essedi, Ibrahim lambegou, Amadhou Kali, Kikala Malyki. C'est le fils de ce dernier, Karamakou, qui fut au commencement du siècle le premier roi de Timbo : depuis ont régné successivement Abdul Guadiri, Omar, qui reçut le voyageur français Lambert, enfin Almany Saury, roi actuel, qui a succédé à son frère.

Le roi porte le titre d'Almany ; le pouvoir est entre les mains de deux Almanys qui régent alternativement douze ou vingt-quatre mois chacun. L'almany, comme autrefois sous nos Mérovingiens, est élu par un certain nombre de familles qui ont le privilège héréditaire de choisir le roi, mais à condition de le prendre dans la famille royale. Généralement, on domine le membre de la famille le plus puissant, afin qu'il puisse assurer la tranquillité d'une façon plus efficace.

Le pays se subdivise en dix royaumes de second ordre ; Labé ; Tymbi-Touny ; Tymbi-Medina ; Kébourt ; Colladi ; Accolemadji ; Cohlne ; Colleine, Macé et Timbo proprement dit. Ces trônes sont pour ainsi dire aux enchères et chaque année, le sultan de Timbo (l'almany) nomme celui qui lui a fait les plus riches présents en bœufs, captifs, or, etc. L'almany cependant tient compte de la famille, de l'intelligence et de l'influence locale. Il choisit généralement ces rois dans les mêmes castes privilégiées et ces rois portent le titre d'« Alpha ». Ceux qui savent lire prennent le titre de « Tchernou » placé avant leur nom.

Chaque roi ainsi nommé se fait rembourser par ses sujets ce qu'il a donné à l'almany. C'est un système d'impôts des plus simples qui entretient la crainte et est facilement perçu.



Les Fellatahs ou conquérants du Foutah Diallon se vantent, comme les Berbères, d'appartenir à la race blanche, et ils en ont les traits caractéristiques dans leur physionomie et leur conformation. De couleur brune, rougeâtre ou bronzé, aux cheveux à peine laineux, aux formes admirables, ils sont très intelligents et semblent supérieurs aux nègres. C'est ce peuple ambitieux qui empêche les relations de la côte avec l'intérieur et qui sème la ruine par ses guerres continuelles, en vue d'avoir des enclaves dans une région que la nature semblait destiner à être le trait-d'union entre les fleuves de la côte et ce bassin immense du Niger que nous connaissons si peu.

P. ARMAND

---

Chronique locale  
(*Le Petit Marseillais*, 19 juillet 1881)

On n'a pas oublié les explorations récemment faites en Afrique par notre compatriote M. Aimé Olivier Pastré. Cet intrépide voyageur vient de recevoir de S. M. le roi de Portugal le titre de vicomte de Sanderval, en récompense de son expédition dans le Fonta-Dja'loun et à la cour du roi de Timbo. Sanderval est le nom d'un des territoires portugais traversés par M. Aimé Olivier, qui est en instance auprès du garde des sceaux de France pour ajouter à son nom celui du vicomte de Sanderval.

---

NOUVELLES DU JOUR  
(*Le Temps*, 25 janvier 1882, p. 2, col. 4)

Depuis l'arrivée en France de l'ambassade de Fouta-Djallon, amenée par le docteur Bayol et présentée par lui au président de la République, une confusion paraît s'être établie, dans certains journaux, entre le voyage fait par M. Olivier de Sanderval à Timbo, en 1880, et la mission politique et scientifique confiée, en 1881, par le gouvernement, au docteur Bayol. L'agence Havas nous transmet à ce sujet la note suivante :

M. Olivier de Sanderval, honorable négociant marseillais, a fait, en 1880, un voyage à Timbo dans un but commercial et particulier, pour attirer, si c'était possible, les caravanes Peulhs sur Boalam, possession portugaise située au nord du Rio-Nunez.

M. Olivier possède à Boulam une maison de commerce où il a engagé des capitaux considérables. À son retour, le gouvernement portugais, comprenant que les efforts de M. Olivier pouvaient lui être très utiles pour l'avenir de sa colonie, lui accordait le titre de vicomte de Sanderval et le nommait officier de l'ordre royal du Christ.

En 1881, M. de Sanderval envoyait, dans le même but, deux de ses agents de Boulam, MM. Gaboriaud et Ansaldi.

La mission que vient d'accomplir si heureusement le docteur Bayol est une expédition française, votée par le Parlement ; elle n'a été préparée ni facilitée par M. de Sanderval.

Cette mission, ainsi qu'on le sait, a complètement réussi. Le Fouta-Djallon, grâce au docteur Bayol, a été placé sous le protectorat exclusif de la France, ainsi que les riches pays aurifères du Bambouk.

Les envoyés de l'almany sont venus en France certifier et témoigner des intentions bienveillantes et des engagements pris par les Peulhs envers le gouvernement français. .

C'est une œuvre patriotique et utilitaire que vient d'accomplir le courageux docteur Bayol et le mérite en revient à lui seul.

---

M. Jules Olivier  
(*Le Conservateur*, journal politique de l'arrondissement de Marennes paraissant le  
dimanche, 28 juin 1885)

On annonce la mort, à Avignon, de M. Jules Olivier, chimiste distingué. Parmi ses nombreuses découvertes, M. Olivier, en trouvant le procédé d'utilisation des pyrites de Chessy, a rendu un immense service à l'industrie nationale, jusque-là tributaire des solfatares de la Sicile, et a créé du même coup l'une des plus importantes industries de produits chimiques en France. Il était élève et ami de Thénar, de Gay-Lussac et de Leverrier, petit-fils du fondateur de l'industrie de la mousseline à Tarare, et proche parent de Théodore Olivier, un des fondateurs de l'École centrale des arts et manufactures. M. Jules Olivier a été l'un des propriétaires de l'usine de produits chimiques de Marennes dont la direction avait été confiée à son fils, M. Aimé, qui devint, peu de temps après (1858), maire de Marennes, et qui a accompli ces dernières années, un voyage au Foutach-Djalon, ce qui lui a valu le titre de vicomte de Sanderval.

La famille Olivier, on le voit, est déjà une vieille connaissance pour le département de la Charente-Inférieure, où elle a laissé d'excellents souvenirs.

---

Conférences  
(*Le Siècle*, 20 mai 1892)

Une série de conférences d'explorateurs français sera inaugurée aujourd'hui vendredi, par M. H. Coudreau, qui prendra pour sujet : « L'Anarchie ou la République de Counani ». Ces conférences seront continuées, chaque lundi et chaque vendredi de mai et de juin, à neuf heures au soir, par MM. Capus, Chaffanjon, Claine, docteur Desjardin de Réglà, docteur Labonne, Maindron, commandant Matteï, comte de Sanderval, colonel Wilbois.

---

Conférence  
(*La Liberté*, 11 juin 1892, p. 3, col. 4)

Ce soir vendredi, à 9 h. à l'Institut Rudy, 7, rue loyale, conférence de M. le comte de Sanderval.

Sujet : « Du rôle des Gaulois en Afrique ; colonisation du Soudan, pénétration par le Fouta-Djallon. »

---

LES LIVRES  
(*Le Phare de la Loire*, 13 janvier 1896)

Le voyage au Soudan, et en particulier au Sahel, que M. Olivier de Sanderval publie à la librairie Félix Alcan, donne sur le présent et l'avenir de notre colonisation dans ces pays les plus utiles renseignements.

Par le récit attachant des événements quotidiens de ses explorations, l'auteur nous fait participer à la vie intime du voyageur, et il nous intéresse à cette vie en nous indiquant les précautions dont doit être entouré le voyage en pays noir et les émotions

puissantes qui en font l'attrait. C'est une séduisante invitation soutenue par un enseignement constamment pratique.

Mais à côté des incidents et des accidents, M. de Sanderval, avec la sincérité d'un savant, la clairvoyance d'un esprit éveillé par le plus ardent patriotisme et la compétence qui résulte d'une longue expérience, nous montre les ressources latentes de cette colonie et les résultats que la fortune de la France doit en retirer. Ses conclusions appuyées sur les faits ont la valeur d'un document qui s'impose.

Tous les sacrifices que pourrait faire la métropole ne parviendraient à établir notre domination sur le Soudan que pour un temps très limité, tandis que nous pouvons, simplement et sûrement, faire pour toujours, de ce pays, une France africaine, Nous devons, pour cela, nous préoccuper de faire la conquête spirituelle de la race noire, assimiler par la civilisation ces peuplades qui sont la principale valeur du continent noir L'auteur nous le démontre par des observations ethnographiques et psychologiques, et il résume les faits avec autorité dans les conseils qu'il donne après les avoir mis en pratique. Car il démontre par le fait la puissance de l'initiative individuelle, ayant sans aucune aide officielle, par deux explorations successives et cinq expéditions longuement entretenues par lui, désigné, conquis et offert à la France un important royaume.

De nombreuses gravures dans le texte et cinq cartes dessinées d'après les documents recueillis sur place par M. de Sanderval ajoutent à l'attrait et à l'utilité scientifique de cet ouvrage. (1 vol. in-8°, 8 fr.)

---

Déplacements  
(*Le Figaro*, 18 mars 1897)

Le comte de Sanderval, au château de l'Herbe.

---

LE CHEMIN DE FER DE CONAKRY AU NIGER  
(*La Dépêche coloniale illustrée*, 15 mars 1908)

dès cette année 1908, nous pourrions réaliser le rêve d'Olivier de Sanderval qui parlait en 1881 de manger à Timbo les cerises de Montmorency.

---

SERVICE DE LA CURATELLE  
Aux SUCCESSIONS ET BIENS VACANTS

---

Arrondissement judiciaire de Conakry.  
(*Le Journal officiel de la Guinée française*, 15 octobre 1911)

Conformément aux dispositions de l'article 12 du décret du 27 janvier 1855, concernant l'administration des successions et biens vacants.

Il est donné avis aux personnes intéressées que les biens de M. Olivier de SANDERVAL, disparu de la Colonie depuis quinze ans, ont été appréhendés par la curatelle.

Les personnes qui auraient des intérêts à sauvegarder sont invitées à les faire connaître et à en justifier au curateur de l'arrondissement judiciaire de Conakry, soussigné.

Conakry, le 3 octobre 1911.

Le Curateur,  
LE BOUCHER.

---

NOUVELLES LOCALES  
(*Le Sémaphore de Marseille*, 15 mai 1918)

Hier soir, M. Rastoin, adjoint au maire de Marseille, a procédé à la célébration du mariage de M. le comte Jean Pastré, lieutenant au 6<sup>e</sup> Dragons, commandant l'escadrille B. R. 7, décoré de la Croix de guerre, avec M<sup>lle</sup> Marie-Louise Double.

Ont signé sur les registres de l'état-civil : pour l'épouse : ses oncles, MM. Louis et Jean Prat-Noilly ; pour l'époux : M. le comte Pastré et M. le vicomte Olivier de Sanderval.

Nos meilleurs vœux de bonheur.

---

NÉCROLOGIE  
(*L'Écho de Paris*, 29 mars 1919)

Nous apprenons la mort du comte de Sanderval, ingénieur E.C.P., explorateur du Foutah-Djalon, décédé à l'âge de 79 ans, dans sa propriété de Montredon (B.-du-R.).

---

SERVICE DE LA CURATELLE  
Aux SUCCESSIONS ET BIENS VACANTS

---

Arrondissement judiciaire de Conakry.  
(*Le Journal officiel de la Guinée française*, 15 novembre 1921)

Conformément aux dispositions de l'article 12 du décret du 27 janvier 1855, concernant l'administration des successions et biens vacants.

Il est donné avis aux personnes intéressées que les biens de M. Olivier de SANDERVAL, décédé à Marseille en 1919.

Les personnes qui auraient des droits à la succession sont invitées à les faire connaître et à en justifier au curateur de l'arrondissement judiciaire de Conakry, soussigné.

Les créanciers et débiteurs de la succession sont également invités à produire leurs titres ou à se libérer au bureau de la curatelle.

Conakry, le 28 octobre 1921.

Le Curateur,  
LE BOUCHER.

---

PAGE COLONIALE

---

OLIVIER DE SANDERVAL  
(*Le Petit Marseillais*, 11 novembre 1924)

Certains visiteurs de l'Exposition coloniale de Marseille se souviennent peut-être d'avoir vu au Palais de l'A.O.F., dans le stand réservé à la Guinée Française, une collection d'ustensiles et d'armes et un petit chemin de fer en miniature catalogués sous ce titre un peu sommaire : « Collection de Sanderval ». Nous autres coloniaux africains, nous avons l'habitude d'associer ce nom à celui du Fouta-Djallon sans savoir exactement pourquoi. C'est qu'en effet, ce hardi Français a été un explorateur peu connu, parce qu'il était farouchement indépendant. Il n'a eu avec les personnages officiels que de rares rapports et ces rapports ont été presque toujours difficiles et tendus. Aussi son souvenir est-il vague et bien des gens qui ont fait beaucoup moins que lui et dont les actes ont bien moins favorisé notre œuvre de pénétration en Guinée française ont été mieux traités par l'Histoire.

Quelle fut donc, au juste, l'œuvre de Sanderval ? C'est ce que nous raconte, en s'inspirant de documents précis et peu connus, un jeune administrateur des colonies, M. Gaillard, dans le dernier bulletin du Comité d'études historiques et scientifiques de l'A.O.F.

Pour bien comprendre l'immense service rendu par Sanderval à la cause française, il faut, tout d'abord, se rappeler que pendant toute la durée du dix-neuvième siècle, l'Angleterre et la France se disputèrent avec des fortunes alternatives la possession de ce mystérieux et terrible massif du Fouta-Djallon. La première de ces nations, appuyée sur sa colonie Free-Town, la deuxième venant des rivières du Sud et notamment du Rio Nunez ont escaladé tour à tour les contreforts des plateaux pour atteindre le cœur des montagnes. Le but sinon avoué, du moins certain, était de trouver le plus court chemin vers le Niger. Quand nos gouverneurs s'appellent Bouët et Faidherbe, nous occupons les vallées du Nunez et du Pongo. En 1860, ce dernier se décide même à faire un voyage dont le résultat est la construction de la forteresse et de la ville de Boké. C'est grâce à ces premiers succès que la France aborde enfin la Mallacorée. Mais quand l'Angleterre envoie à Sierra-Leone des gouverneurs de premier ordre, tels que Kennedy et Pope Hennessey, elle reprend l'avantage et nous subissons quelques douloureux échecs.

En 1876, l'antagonisme des deux nations se précise. Brière de l'Isle, qui vient d'achever la conquête de la Mallacorée, et Rowe, qui s'est emparé des deux Scarcies et de l'île Sherbro, s'affrontent face à face. Grâce au roi indigène Demba, qui cède à la France l'île Tumbo où s'élève aujourd'hui la ville de Conakry, c'est la France qui triomphe. Mais s'ils ont perdu la bataille sur la côte, les Anglais se préparent, dès lors, à la conquête du Fouta-Djallon et la France se précipite aussi dans la même direction.

« Alors que l'exploration de l'Afrique était presque terminée, le Fouta au milieu de ses défenses naturelles restait impénétrable et indépendant ». Tous les chefs étaient plus ou moins vassaux de l'almamy de Timbo dont le concurrent était toujours le roi de Lobé.

Depuis que les Anglais Watt et Winterbottom (1794) et que Mungo-Park avaient, en 1805, reconnu le Nord du massif, aucune exploration sérieuse n'avait été tentée. En 1822, Gordon Laing avait vainement cherché à découvrir la source du Niger. De notre côté, nous notions à notre actif l'admirable voyage de René Caillé qui seul, sans armes et avec sa seule audace, était parti de Boké pour traverser le Sahara et aboutir à Tanger, exploit tellement extraordinaire que René Caillé, auquel on a depuis rendu justice, fut longtemps considéré comme un imposteur.

D'autres tentatives pour découvrir la source du Niger, les unes françaises (le lieutenant Hecquan et Lambert), les autres anglaises (Windwood Reade et Bluyden) échouèrent de même. Il était réservé à deux négociants de la maison Verminck, de Marseille, Zweifel et Moustier, de la trouver par hasard. C'est d'ailleurs une petite flaque d'eau, comme j'ai pu la voir, qui s'écoule sous les herbes aquatiques par un mince ruisseau. Tel est le berceau de cet immense fleuve qui se jettera, après 4.000 kilomètres de cours, dans le golfe de Guinée. C'est à peu près à cette époque que paraît l'ingénieur Aimé Olivier de Sanderval.

\*  
\*       \*

Il avait de qui tenir, et ce goût d'aventures, d'indépendance, il le tenait de ses aïeux. Son grand-père avait rapporté de ses voyages la fabrication de la mousseline et avait fondé les fabriques de Tarare ; son oncle avait vécu pendant plusieurs années dans les îles ignorées du Pacifique. Lui-même avait traversé, au sortir de l'École centrale, toute la France en yole de course, avait fait l'ascension du Mont-Blanc et du Mont-Hécla, avait créé une fabrique de vélocipèdes dont la mode commençait alors. En 1870, il avait fait vaillamment son devoir comme capitaine d'artillerie. Mais l'existence monotone de la métropole l'irrite et le fatigue. « Il ne me reste plus, écrit-il, en 1875, qu'à me jeter aux flancs de la Chine en m'emparant du Tonkin, ou prendre l'Afrique à revers en m'emparant du Fouta-Djallon. » C'est le second projet qu'il adopte, presque au moment où Francis Garnier allait réaliser le premier.

Pour pénétrer dans le massif du Fouta, Sanderval ne veut pas courir les aventures. En 1877, il a ménagé sur les routes des caravanes, un centre d'échanges qui lui permettra de faire concurremment du commerce et de la politique. Dans ce but, il s'établit à Boulam et, par bonds successifs, pénètre au cœur des plateaux. Un comptoir, qu'il avait fondé à 60 kilomètres de la côte, ayant été brûlé, Sanderval riposte par la création d'un autre à 50 kilomètres plus avant. Il devient populaire, il obtient des almanys l'autorisation de s'établir à Kadé ; il se dirige sur Timbo. D'abord défiant, le roi de Timbo lui donne toute sa confiance. Et alors son activité ne connaît plus d'obstacles. Il fonde des comptoirs, il se fait concéder en toute propriété le Fello-Dembi, position naturellement fortifiée et défendue par des falaises abruptes. Il obtient l'autorisation de faire passer un chemin de fer à travers les plateaux. Son armée compte trois mille hommes et, quelque peu enivré de sa puissance, il prend le titre pompeux de roi du Kahel.

Avec une générosité méritoire, puisqu'il ne trouve pas auprès du gouvernement français et malgré de pressantes démarches, un appui effectif, il encourage et ravitaille les missions françaises (Plat et Fras ; Levasseur et surtout Audéoud-Rabinson) qui, grâce à la sagesse politique et à l'expérience de Sanderval, put acquérir sans combat le Labé et le Timbi.

En 1895, en spéculant sur l'ambition du grand chef Bokar-Biro, il fait proclamer l'indépendance du pays vis-à-vis des almanys de Timbo. Mais l'entente ne dura pas et il fallut vaincre Bokar-Bifo qui eut la tête tranchée en 1896. Le Fouta, grâce à Sanderval, il faut bien le dire, puisque l'Histoire ne l'a pas dit, appartenait enfin à la France.

\*  
\*       \*

Au fond, Sanderval n'était pas un aventurier vulgaire. Il avait de l'intelligence, du cœur, du patriotisme. Il a très bien pénétré l'âme noire, chose difficile et rare, et les indigènes ont gardé fidèlement son souvenir. Son départ fut un deuil public, et dans les moments difficiles, les noirs invoquent encore son nom. Disgracié, oublié, il sut se résigner, faire bon visage à la mauvaise fortune et même donner des conseils qu'on aurait bien fait de suivre. Ce qui lui a fait du tort, c'est son orgueil immense. Il écrit sans hésiter : « Si j'ai réussi, c'est que j'avais éveillé l'attention et bientôt la sympathie par l'imperturbable fierté de mes relations ». En constatant cet état d'âme, M. Gaillard fait une remarque ingénieuse : « Voilà l'effet de la diversité de notre génie : la modestie de René Caillé nous a conduits au cœur de Tombouctou ; l'orgueil de Sanderval nous vaut l'occupation du Fouta-Djallon ». Dès lors, pourquoi cette différence dans leurs destinées et pourquoi Caillé a-t-il son monument à Boké, alors qu'aucune inscription, aucune

stèle ne rappelle l'œuvre de Sanderval sur la splendide route qui conduit de Mamou à Labé ?

*Habent sua fata libelli*<sup>2</sup>, a-t-on dit ; les hommes aussi ; mais n'était-il pas juste de raconter l'histoire de ce bon Français, de cet explorateur intrépide, de ce diplomate ingénieux ?

Et maintenant, un mot pour finir. Nous avons vu qu'au Fouta-Djallon, comme partout ailleurs, nous nous sommes heurtés à la rivalité de l'Angleterre. C'est là un fait à constater. « Si l'Angleterre, disait lord Chatham, dans un accès de franchise, était de bonne foi vis-à-vis de la France, elle ne durerait pas vingt-cinq ans. » Ne trouvez-vous pas que cette phrase, lue au moment où nous sommes, au lendemain de la Conférence de Londres, est singulièrement inquiétante ?

CAMILLE GUY.

---

CINQUANTENAIRE de la société de géographie de Marseille  
sous la présidence du maréchal Lyautey  
(*Le Sémaphore de Marseille*, 18 mai 1926)

DISCOURS DE M. PAUL MASSON,  
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE MARSEILLE

.....  
On voyait dans notre première commission administrative les grands armateurs fondateurs de la marine marseillaise à vapeur, Cyprien Fabre, Nicolas Paquet, Louis Fraissinet, Auguste Touache, d'autres notabilités du commerce et de l'industrie telles que Émile Darier, Émile Barlatier, Émile Fritsch, Estrangin, Félix Abram, Aimé Olivier de Sanderval, Henri de Montricher.

C'est tout récemment que les derniers des fondateurs nous ont quittés chargés d'années : l'ancien président, J. Charles-Roux, en 1918, suivi, la même année, d'Édouard Rabaud, cousin de notre fondateur, et d'Adrien Fraissinet, qui avait été très longtemps notre dévoué trésorier. En 1919, ce fut Olivier de Sanderval, l'explorateur du Fouta Djallon ; en 1920, le banquier Félix Abram ; en avril 1923, Frédéric Bohn, notre premier vice-président, qui remplissait cette fonction avec la conscience qu'il apportait à tout.

---

NOUVELLES LOCALES  
(*Le Sémaphore de Marseille*, 16 juin 1928)

— Lire dans le *Journal des colonies* qui vient de paraître « Impressions tunisiennes », par Maurice Ricord ; « L'Italie en Afrique », par Jacques Léotard ; « L'explorateur Olivier de Sanderval », par G. de Laget ; « La vie économique », etc.

---

PAGE COLONIALE

UN OUBLIÉ : OLIVIER DE SANDERVAL  
(*Le Petit Marseillais*, 2 octobre 1928)

---

<sup>2</sup> Les livres ont leur destin.

Parmi tous ceux qui, obscurément et modestement, ont travaillé à créer notre bel empire colonial, il en est qui ont laissé un souvenir impérissable et éclatant, et d'autres qui, pour des raisons mystérieuses, ont disparu de la mémoire des hommes et n'ont pu obtenir, ni pendant ni après leur vie mouvementée, le bénéfice de leur courage, de leur dévouement et de leurs sacrifices.

Tel fut le comte Olivier de Sanderval, gentilhomme avignonnais qui, seul, devina, dès 1879, la valeur matérielle et économique de ce massif formidable du Fouta-Djallon sur lequel s'appuie toute l'ossature de l'A.O. F. Il pensait, comme l'ont pensé, presque en même temps que lui, Gaboriaud qui vit encore, injustement oublié, Noirot, et à certains moments Gallieni, que la route du Soudan ne devait pas passer par la vallée du Sénégal, mais par la Guinée et les affluents du Niger supérieur. Avec une barque qu'il avait fait construire à ses frais et d'après ses plans, deux compagnons dévoués et quelques noirs intrépides, il entreprit sa première exploration. Il partit de Boké (ainsi que l'avait fait jadis René Caillé) et publia, en 1880 le récit de ce voyage. La région qu'il traversa était, avant lui, complètement inconnue. Il en dressa la carte avec une exactitude surprenante en raison des médiocres instruments dont il disposait ; arriva jusqu'à Timbo, la capitale historique et géographique du Fouta et dont le ministre Chautemps pensait que là devait être la capitale naturelle de toute l'Afrique Ouest. Mais ce qui distingue Sanderval de tous les explorateurs de cette époque, c'est que, le premier, il comprend que la colonisation n'est pas seulement affaire de géographie, mais, avant tout, une question de psychologie. Vue profonde et juste. Aussi il entre en relations étroites avec ces Foulahs, aristocrates et sauvages montagnards, qui vivent matériellement et moralement derrière leurs tapades aussi fermées que leurs visages. Pour eux, tout ce qui est un geste pour attirer l'attention est un signe de faiblesse et acte de griot. Sanderval eut cette idée d'imposer à ces peuples qui ne sont pas des noirs et qui ont du sang blanc dans les veines, le respect de l'Européen. **Il impose partout cette opinion, et cela ne va pas sans danger, que l'Européen est un être supérieur** qui doit partout passer le premier et recevoir des hommages, quitte à rendre après, les politesses qui lui ont été faites. C'est ainsi qu'il agit avec le tout-puissant almamy <sup>3</sup> de Timbo, Alfa Yaya, qui fut un grand chef, s'inclina devant cette volonté froide et rendit à Sanderval les plus grands services. Étrange figure que cet Alfa Yaya qui fut, pendant plus de vingt ans, notre allié fidèle au Fouta, qui nous rendit, au moment de notre installation à Conakry, les plus grands services et qui **nous abandonna ensuite parce que nous avons supprimé les marchés d'esclaves dont il tirait un gros bénéfice.**

\*  
\*     \*

En 1883, deuxième voyage, mais avec un nouvel itinéraire ; il s'agit cette fois de gagner de la côte le cours du Tankisso. Nouvelle réussite, mais aussi nouvelles fatigues. C'est gravement malade et totalement épuisé que Sanderval revient à la côte. Il demande au gouvernement de ratifier les concessions de terrain que lui ont consenties les indigènes, mais le gouvernement fait la sourde oreille. C'eût été pourtant une juste et modeste compensation des sacrifices qu'il s'était imposés pour son pays et qui avaient compromis sa fortune.

Mais il n'est pas homme à se décourager. En 1895, il fait avec son fils, qui vit encore, et qui a consacré le reste de son existence à la gloire de son père et à la réparation des injustices dont ils ont été tous deux victimes, une nouvelle exploration sur les rives du Konkouré. Elle est relatée, dans un troisième volume qui contient d'admirables photographies et des cartes extrêmement précises. Avec trois bateaux plats, les deux

---

<sup>3</sup> Almamy ou almany : on trouve les deux orthographes et d'autres encore.



explorateurs purent, en dépit de péripéties souvent émouvantes, remonter quatre-vingt-trois rapides et chutes.

\*  
\*      \*

Vingt ans consacrés à la découverte et à l'étude approfondie d'un pays aussi inconnu et aussi utile devrait suffire pour que le nom de Sanderval fut prononcé en même temps que ceux des explorateurs qui, comme Gallieni et comme Ballay, furent hantés du même rêve et qui, eux aussi, ont vu juste par une sorte de divination. Mais il y a plus et il y a mieux. Je ne voudrais pas employer de mot trop fort, mais je n'hésite pas à dire que Sanderval fut une manière d'homme de génie ou, plus exactement, une sorte de voyant. Cet homme a l'idée, dès 1883, qu'il faut construire une voie ferrée qui, partie de Conakry, rejoindra le Niger, unissant ainsi la côte à l'intérieur. Il offre même de prendre, à son compte, les frais des premières études. Mais on ne l'écoute pas ; il a raison trop tôt. Vingt ans plus tard, Salesses réalisera l'idée ; c'est le chemin de fer actuel. Comparez les deux tracés prévus : c'est à peu de chose près le même, sauf pour le point d'arrivée. On aurait donc gagné un quart de siècle à accueillir les offres de Sanderval. Il avait même construit, pour éclairer les sceptiques et les indigènes, un petit chemin de fer en miniature que j'ai eu le plaisir d'exposer dans le stand de l'Exposition Coloniale de Marseille. D'autre part, nous avons aujourd'hui acquis la conviction qu'il faut relier nos grandes voies ferrées africaines par des petits chemins de fer d'intérêt local à écartement de 0,60 (chemin de fer de Louga à Linguéré ; chemin de fer de la Casamance) ; mais, dès 1883, Sanderval avait prévu une voie étroite qui, partie de Mumou, aurait traversé tout le Fouta par Labé jusqu'au Niger (depuis cette époque, on en parle toujours, mais les études ne sont pas même commencées). Enfin, et ceci est à peine croyable. En 1879, Sanderval expliquant que nous devons créer un grand empire Ouest-Africain, écrit textuellement ceci : « Une des raisons les plus graves qui justifient cette création, c'est que, en cas d'une future guerre, nous trouverions dans ces noirs, courageux et dociles, des soldats qui nous permettraient de compenser en face de nos adversaires beaucoup plus nombreux que nous, la faiblesse de notre natalité ». J'estime que l'homme qui a écrit ces lignes en 1879, c'est-à-dire trente-cinq ans avant 1914, est, comme dit le vulgaire, « un rude monsieur ».

Au reste, ce n'est pas seulement en colonisation qu'il a été un précurseur. Il convient de rappeler que c'est à Sanderval qu'est due, en 1894, l'invention de la roue à rayons métalliques qui a permis le développement inouï de la bicyclette ; c'est lui aussi qui, le premier, importa en France l'indigo naturel qui est devenu un des commerces les plus importants de la Côte d'Afrique. C'est lui toujours qui, le premier, devançant l'ingénieur Fouque de quarante ans, conçut l'idée de distiller sur place les fruits de l'A. O. F. sous le contrôle de l'État et de supprimer ainsi la contrebande de l'alcool, projet qui fut repoussé par les pouvoirs publics sous prétexte qu'il voulait créer un « monopole » en sa faveur. Il concevait bien, en effet, l'idée d'un monopole, mais au profit de la métropole. On y vient bien maintenant, mais que de temps perdu ! Il s'était même préoccupé de l'aviation et avait réussi à construire tout seul plusieurs appareils successifs avec lesquels il put effectuer des vols planés à la corde (voir *La Nature* du 27 novembre 1886, et le compte rendu de l'Académie des sciences). C'est de cette timide invention que devait naître plus tard le vol sans moteur.

\*  
\*      \*

Il faut nous restreindre. Tel fut l'homme ; telle fut l'œuvre. Son fils continue à défendre avec une admirable ténacité l'œuvre immense de son père. Y aurait-il quelque

exagération à soutenir qu'il serait plus que juste de récompenser dans le fils, devenu, à son tour, un vieillard, celui qui aurait pu prendre à son compte la fière devise de Guillaume le Conquérant : « Qu'il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ».

CAMILLE GUY.

---

OLIVIER DE SANDERVAL,  
pionnier de la Guinée française  
par Maurice RICORD  
(*Le Journal des débats*, 17 avril 1943)

IL y a quelques mois, sur un petit monument dressé au croisement des routes du Soudan et du Fouta-Djallon, en Haute-Guinée, le Comité du Souvenir français a fait apposer une plaque commémorative destinée à rappeler le nom et l'action d'Olivier de Sanderval.

Olivier de Sanderval ? Un nom trop peu connu en France, hormis les spécialistes de notre histoire coloniale. Un pionnier cependant de notre Afrique occidentale, de cette « luxuriante Guinée », devenue, au cours des cinq ou six années qui précéderent la guerre de 1939, la colonie-modèle de nos autres colonies productrices de bananes.

Aimé Olivier, comte de Sanderval, était né à Lyon, le 11 juillet 1840. Il était sorti, en 1864, de l'École centrale des Arts et Manufactures. Jeune centralien, il fut chargé par sa famille de fonder une usine à Marennes. Dans cette petite ville, dont il devint le maire, il s'occupait aussi activement de son métier que des questions sociales et ouvrières. Mais une nouveauté l'avait séduit dès sa sortie de l'École centrale : le vélo. Il fut le premier à penser que la roue de bois pourrait être remplacée par la roue à rayons d'acier. Avec son frère, il monta à Paris, avenue Bugeaud et rue Jean-Goujon, une fabrique de vélos en bronze d'aluminium avec roues en fils de fer et à bandes de caoutchouc, les premiers du genre. L'affaire se développait et le manège d'essai et d'apprentissage de la rue Jean-Goujon voyait défiler tous les sportifs de l'époque, y compris S. M. Alphonse XII d'Espagne. Le prince impérial essayait aux Tuileries un vélo fait exprès à sa taille. Hélas ! le succès de l'entreprise fut arrêté par la guerre de 1870. Fait prisonnier à Sedan, où il était capitaine d'artillerie, Olivier de Sanderval s'évade, est repris, manque d'être fusillé, s'évade encore et arrive à Paris. C'est la Commune. Il quitte la capitale sur une locomotive routière de sa conception et de sa fabrication — ancêtre de l'automobile — et rejoint sa famille à Marseille. Son beau-père était Jean-Baptiste Pastré, armateur, président de la chambre de commerce, celui même qui a fait construire l'actuel Palais de la Bourse. C'est là qu'Olivier commence à préparer les expéditions qui l'amèneront à la conquête pacifique du Fouta-Djallon.

Parti en 1877, de Marseille, il visite l'archipel des Bissagos, aujourd'hui sous la domination portugaise, puis il s'enfonce dans l'intérieur des terres. Au cours de dix années d'explorations, de longs séjours, volontaires ou forcés, chez des chefs indigènes qui, parfois, se méfiant de ses intentions, le retenaient prisonnier dans leurs villages, Olivier de Sanderval travaillait seul, sans aucun appui officiel, au service de l'expansion française en Afrique noire. Dès 1880, sans être mandaté par le gouvernement, il obtenait une concession pour établir une voie ferrée du Fouta-Djallon à la mer. (Ses plans seront recueillis et utilisés lorsque, beaucoup plus tard, devenue, en grande partie, grâce à lui, maîtresse de la Guinée, la France entreprendra la construction du Conakry-Niger).

Les traités qu'il signait, les contrats qu'il passait avec les chefs indigènes et qui étaient d'abord des traités d'amitié furent à la base de l'établissement de notre souveraineté sur cette colonie de Guinée. Cet homme étonnant, sans cesse dévoué au

seul service de son pays, et dont les initiatives, toujours renouvelées, étaient souvent mal récompensées, restera la plus curieuse figure historique de la Guinée française.

C'était le même qui, en 1868, avait doté de vélocipèdes les facteurs de son arrondissement et qui attirait, dès 1880, l'attention, du gouvernement sur l'importance du Fouta-Djallon et sur la colonie, alors embryonnaire, du pays des Rivières, aujourd'hui notre belle et riche Guinée. En 1880, grâce à Sanderval, l'installation définitive de la France était réalisée à Conakry.

Résolu à doter son pays de ce massif montagneux, le Fouta-Djallon, château d'eau de l'Afrique, père des grands fleuves africains, et tandis que Gallieni cherchait à gagner le Niger par le Haut-Sénégal, Sanderval commençait d'organiser des comptoirs qui jalonnaient sa route, et qui lui créaient des relations avec les chefs des tribus indigènes. Lentement, son influence grandissait dans les régions de Labé et de Timby, et le souverain, l'almamy de Timbo, approuvé par ses notables, lui offrait enfin les hautes terres du Kahel avec le droit de lever une armée, des impôts et de battre monnaie. Olivier de Sanderval, roi élu du Kahel, s'était imposé par son seul prestige, par ses vertus de gentillesse et de bonté. C'était un chevalier français. Lorsque l'almamy de Timbo lui offrit cette royauté, il lui dit : Reste avec nous, Sanderval ; tu nous donneras de bons conseils. Nous te considérons comme un des nôtres, comme un Foulah, et tu es le seul...

— Je ne saurais, répondit Sanderval, en tant que Français être sujet Foulah. Si les Peuhls veulent me considérer comme l'un des leurs, il faudra qu'ils me traitent comme l'égal des plus écoutés des rois du Fouta-Djallon. »

À cette époque, Sanderval possédait déjà des terres à titre de simple citoyen Foulah, terres qu'il avait achetées dûment, à leurs propriétaires noirs. Mais, légalement, ces terres dépendaient des royaumes indigènes dont elles faisaient partie. C'est alors que l'almamy, d'accord avec les rois de Timby-Touby et de Labé, les deux plus puissants feudataires de l'empire, lui proposa la cession du royaume de Kahel. L'accord fut signé le 15 février 1888, et il est encore aujourd'hui reconnu des Foulahs.

De ses explorations, Sanderval a laissé les récits détaillés, toujours intéressants, souvent dramatiques, dans ses livres : « De l'Atlantique au Niger par le Fouta-Djallon », carnet de son voyage de 1879 à 1880, dans « Le Soudan français : Kahel », et dans « La conquête du Fouta-Djallon ».

Ce précurseur ne s'est jamais lassé d'écrire et de répéter au gouvernement que « le Fouta est la clé du Soudan », et que « le Fouta n'est pauvre qu'en apparence, car il suffirait d'un peu d'organisation pour en faire une riche province ». La colonisation française a confirmé les prédictions de ce pionnier qui inventoria le premier les richesses naturelles, agricoles et minières de cette région. Olivier de Sanderval avait, le premier, pressenti toute la puissance économique de la Guinée française.

L'hommage que lui a naguère rendu le Souvenir français est juste. Mais il y a longtemps que les indigènes lui avaient témoigné leur fidélité et leur gratitude pour le bien qu'ils leur avait fait. Il est, à Conakry, un quartier indigène. On ne le connaît que sous le nom de Sandervalia, c'est-à-dire le lieu de Sanderval. Un tel témoignage n'est-il pas le plus sûr garant de l'excellence de notre colonisation, qui s'imposa d'abord en faisant la conquête des cœurs ? Treichville, nom de la cité indigène d'Abidjan, rappelle aussi le souvenir de Marcel Treich-Laplène, collaborateur de Binger qui donna la Côte d'Ivoire à la France.

Le souvenir d'Olivier de Sanderval revit aujourd'hui à Marseille, dans un décor historique, à Montredon, derrière l'église paroissiale à la fois de la Pointe-Rouge et de la Madrague, en la vaste propriété qu'habitent le fils, la belle-fille et le petit-fils de l'explorateur. Cette propriété fut jadis celle des Clary, et Bonaparte y séjourna au lendemain du siège de Toulon alors qu'il rêvait d'épouser Désirée Clary dont le premier roman d'amour a souvent été conté. Mais on sait que Désirée épousa Bernadotte et devint reine de Suède.

Joseph Bonaparte avait épousé dans cette propriété, Julie, sœur aînée de Désirée. Sur la petite maison, basse et longue, qui était celle des Clary et qui n'est plus aujourd'hui celle des maîtres, une plaque a été apposée : « Napoléon 1<sup>er</sup> a habité cette maison, 1794-1795. Joseph Bonaparte a épousé Julie Clary. Bernadotte (roi de Suède et de Norvège) a épousé Désirée Clary ».

Et il est en ce lieu de Marseille, calme et isolé dans une grange poussiéreuse, tout un musée colonial et tout un musée de vélocipèdes, qui rappellent, à côté des amours premières de Bonaparte, les inventions de jeunesse et les explorations d'âge mûr de Sanderval... J'ai rêvé là, longtemps, sous la musique des pins... Mais plus encore qu'à la petite Clary, je pensais à Olivier de Sanderval, le conquérant pacifique, et à la Guinée, colonie modèle...

---

Aimé OLIVIER de SANDERVAL (1840-1919)  
par Dominique OLIVIER  
(Hommes et destins d'outre-mer, t. 4)

Aimé Olivier est né à Lyon le 10 juillet 1840. Il était le fils de Jules Olivier et de Sophie Antoinette Perret. Jules Olivier fut associé avec son beau-père, puis ses beaux-frères, dans la Société Perret Frères et Olivier qui fabriquait de l'acide sulfurique à partir du procédé de grillage des pyrites. Cette société était, à l'époque, la première entreprise chimique du monde. Aimé Olivier, après être sorti de l'École Centrale des Arts et Manufactures, y fut employé en qualité d'ingénieur, puis de directeur d'une usine à Marennes — ville dont il fut élu maire.

À partir de 1868, Aimé Olivier fut également associé avec Michaux, inventeur du vélocipède, et son frère René Olivier dans une entreprise de construction de vélocipèdes. La grande nouveauté des vélocipèdes Olivier était leur légèreté et l'emploi, pour la première fois, de la roue à moyeu suspendu (c'est-à-dire du rayon souple). Grand sportif, Aimé Olivier fut le précurseur des actuels randonneurs cyclistes, puisqu'il joignit Paris aux Pyrénées en abattant des étapes de deux cents kilomètres.

Les facteurs de Marennes furent certainement les premiers au monde à être dotés de vélocipèdes — de marque Olivier, bien entendu.

En 1870, Aimé Olivier se fit charger par le général Trochu d'une mission de reconnaissance dans la région de Sedan, afin d'étudier la possibilité d'organiser des unités d'éclaireurs vélocipédistes. Pris par l'armée prussienne, accusé d'espionnage, il faillit être fusillé. Il parvint finalement à gagner Marennes où, nommé capitaine d'artillerie, il organisa une compagnie qui n'eut pas à combattre.

Le 31 décembre 1871, la Société Perret Frères et Olivier fut absorbée par la Compagnie de Saint-Gobain\*. Du fait de la guerre, la Compagnie de vélocipèdes avait également disparu. Aimé Olivier se retira à Marseille où son beau-père, Jean-Baptiste Pastré, qui possédait de grandes entreprises de chantiers navals, d'armement et de commerce, etc., l'associa à ses affaires.

À la mort de Jean-Baptiste Pastré, Aimé Olivier liquida ses affaires et décida de se consacrer à l'exploration du vaste monde. Il hésita entre l'Indochine et l'Afrique et opta finalement pour la Guinée — sans doute parce que son beau-père possédait des comptoirs sur la côte d'Afrique. Son projet était d'établir une voie ferrée entre la côte d'Afrique et le Niger navigable. Il fallait pour cela reconnaître la région du Fouta-Djalon qui avait été traversée par René Caillié en route vers Tombouctou.

Dès 1877, Aimé Olivier se préoccupe de pénétrer dans le Fouta Djalon, mais contrairement aux autres explorateurs, il n'entend pas le traverser mais s'y établir. Il installe sa base à Boulam et établit des comptoirs à l'intérieur des terres. En 1880, il organise sa grande expédition vers le Niger. Mais l'Almamy (roi) le retint à Timbo. Olivier

parvint néanmoins à lui faire signer l'autorisation de construire son chemin de fer. Revenant en Europe, Olivier s'arrêta au Portugal où le roi le fit comte de Sanderval.

Dans ses expéditions ultérieures, Sanderval se fit céder Guémé-Sangan, puis se fit reconnaître roi de Kahel, Bentiguel et Broual-Tape avec l'autorisation de lever une armée et de battre monnaie. Le nouveau roi faisait autorité dans le Conseil des Rois du Foutah.

À chacun de ses retours en France, Sanderval fit à Paris de nombreuses démarches pour intéresser le gouvernement et l'opinion à ce qu'il appelait le Rempart de l'Afrique. Il ne rencontra partout qu'indifférence.

En 1895, Sanderval rassemble tous les grands vassaux et proclame l'indépendance du Foutah vis-à-vis de l'Almamy, leur suzerain. Cependant, la guerre est déclarée. L'Almamy marche sur Labbé. Son armée est défaite à Bentiguel-Tokouré. Il s'enfuit, demande protection à l'administration française, qui le rétablit à Timbo. L'Almamy ne fut pas reconnaissant à ses protecteurs, qui durent envoyer une expédition pour le soumettre (colonne Muller). L'Almamy vaincu eut la tête tranchée.

Désormais, le Foutah est définitivement occupé par l'armée française. Pour Sanderval, la grande aventure est terminée. Il remet au gouvernement ses traités et ses droits sur ses divers territoires dans le pays.

L'histoire coloniale étant écrite par des administrateurs et des fonctionnaires, il était naturel qu'ils fissent le silence sur le franc-tireur que fut Sanderval. Les histoires officielles parlent de lui comme d'un aventurier. Peut-être, mais combien d'hommes ont réalisé le plus vieux rêve de l'humanité : s'emparer d'un pays sauvage et y être roi ?

Sanderval, aigri, malade, à demi-ruiné, rentra définitivement en France. Il occupa les dernières années de sa vie à écrire et réécrire un ouvrage de philosophie et à rêver de l'Afrique : « On m'a volé mon Foutah ».

L'ancien roi s'éteignit en 1919 dans la maison des Clary, près de Marseille, où avait fréquenté un futur empereur.

---